

L'ORIENTALISME COMME MOYEN DE CRITIQUE DANS LETTRES PERSANES DE MONTESQUIEU

Abdou NDIAYE

Université Cheikh Anta Diop - Dakar (Sénégal)

blazndiaye@yahoo.fr

Résumé : Le XVIIIe siècle appelé « Les Lumières » prône l'utilisation de la raison qui devra permettre d'asseoir la tolérance et de sortir des préjugés pour favoriser le progrès des hommes vers le bonheur, la liberté. L'activité scripturale devient un acte à visée politique et un moyen sûr de répandre les idées des Lumières. Dans leur entreprise de critiquer la société dans son intégralité, plusieurs voies et moyens sont offerts aux écrivains: le roman philosophique, le conte, l'essai, le théâtre... Et parmi les techniques utilisées, figurent la métalepse développée surtout par Diderot, la polyphonie des correspondances avec Beaumarchais, l'ironie avec Voltaire, l'autobiographie chez Rousseau, la dérision avec Marivaux et Voltaire, le libertinage philosophique avec Choderlos De Laclous, l'orientalisme utilisé par Montesquieu dans les *Lettres persanes*. Cette technique consiste à utiliser le regard critique de l'extérieur, ici l'Orient, comme moyen de sonder la société française. Ce recours à l'exotisme permet non seulement d'être lucide mais aussi de fuir la censure. Le présent article se propose de montrer comment Montesquieu, par les stratégies du discours et de l'argumentation, fait recours au regard critique de l'Orient contre les dérives religieuse, sociale et politique.

Mots clés : Critique politique, Critique religieuse, Critique sociale, Exotisme littéraire, Orientalisme.

Orientalism as a means of criticism in the Montesquieu's *Lettres Persanes*

Abstract: The 18th century called "The Enlightenment" advocates the use of reason which should make it possible to establish tolerance and get rid of prejudices to promote the progress of men towards happiness and freedom. Scriptural activity becomes an act with a political aim and a sure way of spreading the ideas of the Enlightenment. In their endeavor to criticize society in its entirety, several paths and means are offered to writers: the philosophical novel, the tale, the essay, the theater... And among the techniques used are metalepsis developed especially by Diderot, polyphony correspondences with Beaumarchais, irony with Voltaire, autobiography with Rousseau, derision with Marivaux and Voltaire, philosophical libertinage with Choderlos De Laclous, orientalism used by Montesquieu in the *Persian Letters*. This technique consists of using a critical perspective from the outside, here the Orient, as a means of probing French society. This recourse to exoticism allows not only to be lucid but also to escape censorship. This article aims to show how Montesquieu, through the strategies of discourse and argumentation, uses the critical gaze of the East against its religious, social and political excesses.

Key words: Literary exoticism, Orientalism, Political criticism, Social criticism, Religious criticism.

Introduction

Traversé de bout en bout par la monarchie absolue, le XVIII^e siècle se place sous le signe de la restriction. C'est un moment à cheval entre le régime absolutiste et rigoriste de Louis XIV et la régence de Philippe II d'Orléans, les règnes de Louis XV et Louis XVI qui sera guillotiné. Le siècle marquera la fin de l'ancien régime, c'est-à-dire la monarchie du droit divin. Dans ces régimes, le bâton de la censure plane au-dessus des écrivains. La période coïncide aussi avec l'avènement des philosophes-moralistes qui utilisent la raison pour expliquer l'histoire et combattre l'ignorance, l'obscurantisme et les préjugés en prônant la liberté. Plusieurs techniques leur permettent d'éviter la censure de l'église : l'ironie, la satire, la dérision, le sarcasme, l'humour, la métalepse, la polyphonie des correspondances croisées, le libertinage, la parodie, l'autobiographie, l'orientalisme.

E. Saïd (2005, p. 91) a défini l'orientalisme de cette façon : « ... discipline par laquelle l'Orient était et est systématiquement abordé, comme sujet d'étude, de découverte et de pratique ». De ce point de vue, il s'agit d'une science pour étudier l'Occident. Mais une autre définition attire notre attention ; il s'agit de celle de N. Dot-Pouillard (2007, p.3) qui soutient que l'orientalisme exprime « avant tout le continuum colonial, qui, imperceptiblement, a nourri les représentations et les définitions de l'Autre en occident ». C'est que l'orientalisme est devenu un thème littéraire. A. Ibrahim (2017, p.135) note à ce propos ; « Depuis la deuxième moitié du XVII^e siècle, le goût oriental envahit la littérature française, la plupart des écrivains et artistes y étant sensibles et ayant séjourné un certain temps dans un pays oriental ». Montesquieu dans les *Lettres persanes* de Montesquieu publié en 1721 va en faire un moyen d'étudier la société française sans complaisance. L'étude de ce roman épistolaire nous paraît intéressante d'autant plus que l'œuvre a permis dénoncer toutes les formes de dérives politique et religieuse pourtant on n'était qu'au début du siècle alors que les Lumières ne battaient pas leur plein. L'auteur y serait parvenu par la mise en place d'une technique littéraire particulière qui est l'orientalisme. Notre problématique s'articule autour de la question suivante : comment le regard de l'Orient a permis à Montesquieu de décrire la société française sans complaisance ? Cela nous

conduit à formuler l'hypothèse selon laquelle l'orientalisme serait une technique de dénonciation sans que l'auteur ne soit inquiété par les censures. Nous montrerons d'abord que l'orientalisme est utilisé pour faire le procès de la religion, ensuite, nous démontrerons qu'il est aussi un moyen de critique sociale, et enfin nous prouverons que cette façon de procéder est aussi un moyen d'amender l'absolutisme royal sans être inquiété.

1. La critique de la religion

L'orientalisme est présenté dans le texte de Montesquieu comme un moyen de critique de la religion. Il est vrai que quand on lit la première lettre, on se rend vite compte de la volonté de l'auteur de faire étalage de savoirs. Il définit les conditions de lisibilité de son texte en affichant l'objectif des personnages qui se lancent dans une quête initiatique de savoirs : « Rica et moi sommes peut-être les premiers, parmi les Persans, que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieusement la sagesse. (LP, lettre I, p. 5). Le motif du voyage étant évoqué, il s'agit maintenant d'ouvrir les yeux, de « noter, de poser des questions », comme le pense J. Ehrard (1965, p. 9-10), Pour lui, Montesquieu est un savant dans ses lettres. Certes, l'on ne peut pas faire cette simple lecture car voyager c'est aussi voir, noter poser des questions, rejeter, comparer et éventuellement critiquer, condamner comme ça sera le cas de nos personnages. M. Rolle-Boumlic (2015, p. 7) dans *L'Orientalisme littéraire* note :

Ce qui est marquant au XVIII^e, c'est l'utilisation particulière que les philosophes font de l'orientalisme. Ils l'utilisent à des fins satiriques, en faisant de l'Orient le voile de la France et des orientaux les porte-parole de leur critique de l'époque contemporaine (mœurs, religion, pouvoir monarchique, préjugés, etc

L'orientalisme peut donc être perçu comme le regard extérieur de l'Orient et c'est grâce à Usbeck et à Rica que Montesquieu parvient à ses fins. A. Véquaud (1983, p.41) note d'ailleurs à ce propos : « Si Usbek est l'homme des grandes interrogations et de l'ironie amère, Rica, lui, est le garnement qui brise les mythes, gratte le vernis et arrache joyeusement les masques. Ces deux-là font la paire ». C'est, en effet, grâce au regard critique de ces personnages que Montesquieu critique la religion catholique considérée comme un cérémonial superficiel et comique, instauré par des prêtres puissants dominateurs de tout le monde. C'est le cas de la lettre LVII écrite

par Usbek à Rhédi dans laquelle l'auteur s'attaque avec une ironie mordante à cette vanité des vœux monastiques :

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, et les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux : d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous ; quant au second, je te réponds qu'il ne l'est point ; je te laisse à juger du troisième (LP, Lettre I, p. 96).

Il est ici reproché au clergé de créer des vœux trop prétentieux et durs à respecter par les prêtres qui ne sont que des hommes avec leurs lots de passions et de faiblesses. Montesquieu dénonce aussi le fanatisme religieux. Ce qui est surtout reproché à la religion est son intolérance. Il s'agit alors de critiquer ce fanatisme religieux des prêtres qui règlent leurs problèmes par l'inquisition, le bras armé de l'église qui se charge de réprimer l'hérésie. C. Ammirati (1998, p. 278) note à ce propos :

ils critiquent le rôle inutile et nuisible du clergé, dénoncent les préjugés et les superstitions qui abusent le croyant, le sectarisme qui refuse les différences d'expression religieuse ; enfin, ils remettent en cause les dogmes même. Ils prônent une religion individuelle, déiste, qui serait davantage une morale à l'usage de l'homme au milieu de ses semblables

L'autre grande plaie de l'église combattue par Montesquieu est l'instauration d'une hiérarchie sociale par les prêtres pour mieux légitimer leur rang de personnages au sommet de la pyramide sociale mais aussi les dogmes religieux. C'est ce que note P. Hazard (1961, pp. 7-8):

La hiérarchie, la discipline, l'ordre que l'autorité se charge d'assurer, les dogmes qui règlent fermement la vie : voilà ce qu'aimaient les hommes du dix-septième siècle. Les contraintes, l'autorité, les dogmes, voilà ce que détestent les hommes du dix-huitième siècle, leurs successeurs immédiats. [...] et toujours cette question surgissait, alors qu'on l'avait crue définitivement réglée : qui est Veritas ?

De la même façon, le livre dénonce les dogmes qui entraînent l'intolérance religieuse. D'autres auteurs de ce même siècle ont traité de ce thème avec une rare lucidité, c'est le cas de Choderlos de Laclos dans *Les Liaisons dangereuses* (1782) de Jean-Jacques Rousseau dans *Les Confessions* (1782) et *La Nouvelle Héloïse* (1761), de Denis Diderot dans *La Religieuse* (1760) et *Le Rêve de d'Alembert* (1769), de Voltaire dans *Zadig* (1748), et *Candide* (1759). Cependant, la différence est que Montesquieu, comme Voltaire, refuse de prendre parti pour une quelconque religion et propose le déisme comme religion naturelle. Cela consiste à croire en l'existence d'un être supérieur

capable de se manifester dans toutes les religions. Voltaire parle d'« horloger ». Cette critique s'adresse principalement aux Jansénistes et aux Jésuites, aux catholiques et aux Protestants. Les différences religieuses doivent être lues comme un enrichissement de la religion et du genre humain. La diversité religieuse est donc un cadeau du ciel et non un prétexte pour écarter l'autre. Montesquieu propose la liberté de penser et de pratiquer sa religion comme le note A. Van Herreweghe (2007, p. 41):

Les représentants de l'église chrétienne ne seront pas épargnés par les critiques, que ce soient les jansénistes, ou les jésuites, les anglicans ou les protestants. Il s'agit avant tout de revendiquer le droit de penser par soi-même et de disposer d'une entière liberté d'examiner, de critiquer, de mettre en doute : aucun dogme, aucune institution ne sont sacrés.

Mais l'auteur ne s'arrête en si bon chemin, il dénonce aussi le mensonge, la tromperie au sein du clergé. Les prêtres ont réussi à créer un véritable mythe autour de leur personne. Ils font croire aux fidèles qu'ils ont un pouvoir miraculeux, une panacée à toutes les maladies. C'est leur rang et statut qui les leur confèrent. Cette critique est faite à travers le personnage de Rica

il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit, qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin ; et mille autres choses de cette espèce. (LP, L XXIV, p. 69).

C'est surtout le pape lui-même qui est ciblé à la fin de cette lettre car Rica dénonce la manipulation dont se sert le souverain pontife à l'égard du roi qui lui aussi manipule ses sujets : « il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin... » (LP, L XXIV, p. 69). Ce sont d'ailleurs ces mêmes prêtres qui sont à l'origine de toutes les guerres pour défendre leurs intérêts comme le remarque Rica dans la lettre XXIX : « Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulèvent entre eux mille questions nouvelles sur la religion : on les laisse se disputer longtemps, et la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer. » (LP, L XXIV, p. 80). Et un peu plus loin : « Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ. (LP, L XXIV, p. 80). L'auteur avertit

que toutes ces guerres de religions existent non pas à cause de la prolifération des religions, mais à cause de l'absence de tolérance par rapport à l'autre religion. C'est le pape qui décide de la création ou de la fin d'une guerre sainte : « J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion : mais qu'on y prenne garde ; ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres » (LP, L XXIV, p. 80). Ce pape a reçu un traitement de faveur (sic) par notre auteur, car non seulement il est un menteur et manipulateur, mais aussi un voleur qui soutire la richesse sous le regard incrédule des fidèles catholiques. Relisons la caricature qu'en fait Rica dans la même lettre:

Le pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idole, qu'on encense par habitude. Il était autrefois redoutable aux princes même ; car il les déposait aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irimitte et de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle saint Pierre : et c'est certainement une riche succession ; car il a des trésors immenses, et un grand pays sous sa domination... (LP, L XXIV, p. 80).

La religion catholique romaine est fortement remise en question dans son fonctionnement et à travers ses principaux acteurs que sont le pape et les prêtres qui la nourrissent et la fortifient à dessein. Ce que Montesquieu reproche à l'église romaine est d'installer des futilités et une injuste dualité, de conflits entre différentes branches religieuses. Le souci de Montesquieu, de Voltaire ou de Rousseau, est d'améliorer le sort et les conditions des citoyens de tout bord. C'est pourquoi il propose le déisme comme religion de base. Ceci entre dans la lignée de l'enseignement des Lumières qui milite en faveur d'une religion naturelle, exempte d'absurdités nées de courants pro ou anti papes, débarrassés de tout dogme et qui laisserait tout citoyen libre de choisir son chemin. Jean-Jacques Rousseau (2010) milite pour une religion fondée sur « une profession de foi civile » qui devra aboutir à une sorte de « religion civile » pour rendre les hommes libres. Voltaire (2017) parle de religion « pour le peuple ». Dans l'un ou l'autre cas, il s'agit de la religion naturelle.

Enfin, dans ce roman, Montesquieu procède à une vive critique des dragonnades. Il souligne dans ce passage le rôle du roi Louis XIV dans la persécution des protestants au XVIIe siècle. C'est ainsi que t des savants jansénistes et protestants sont arrêtés pour pratiques douteuses car » il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie » (p 315). En réalité, ils sont arrêtés pour leur liberté d'esprits et de culte « Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle, sont d'abord appelés hérétiques ». (LP, lettre XXIX p.

81). L'auteur ajoute « un savant ne saurait guère éviter le reproche d'irrégion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple : la plaie est faite ; elle ne se fermera jamais bien. C'est toujours, pour lui, un endroit malade. » (LP, p 315). Par cette critique, Montesquieu montre comment le roi Louis XIV a révoqué l'Édit de Nantes et la manière dont il participe à la persécution des protestants.

2. La critique de la société

La critique sociale dans les *Lettres persane* porte sur les injustices, les abus, les préjugés, la hiérarchie, les clichés. Ainsi comme il est dit dans ce livre, la vie sociale est présentée comme de la comédie ou chaque personnage avance masqué. Il s'est donc agi pour Montesquieu de dénoncer le mensonge et l'apparence. Montesquieu s'attaque d'abord à l'injuste hiérarchie au sein de la famille. Il soutient que c'est à cause de la vanité que les Français ont instauré ce principe aux conséquences fâcheuses : la lettre d'Usbeck donne plus de détails :

C'est un esprit de vanité qui a établi, chez les Européens, l'injuste droit d'aînesse, si défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un père sur un seul de ses enfants, et détourne ses yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence. (LP, L CXIX, p. 253)

Ensuite, c'est la frivolité et la légèreté des Françaises qui sont mises en évidence à travers la description de l'acte sexuel :

Chez les peuples d'Europe, le premier quart d'heure du mariage aplanit toutes les difficultés ; les dernières faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de si plénier : si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre : mais on sait toujours, chose honteuse ! Le moment de leur défaite ; et, sans consulter les astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfants. (LP, lettre LV, p. 145)

En opposant les habitudes sexuelles de l'Orient fondées sur la constance à celles de l'Occident basées sur l'irréflexion, Montesquieu fustige le couple français. Il en va de même des maris qui ne sont pas épargnés à cause de leur égoïsme, leur orgueil, comme c'est le cas dans la lettre de Rica à Ibben : « Un mari, qui voudrait seul posséder sa femme, serait regardé comme un perturbateur de la joie publique, et comme un insensé qui voudrait jouir de la lumière du soleil, à l'exclusion des autres hommes. » (LP, lettre LV, p. 146). Il

dénonce ici le libertinage et l'immoralité de la régence. Car n'oublions pas qu'à la mort de Louis XIV, ce fut la fin de la rigueur et de l'ordre, au profit de la dégradation des mœurs car ce furent l'argent et la mondanité qui remplacèrent les préoccupations du siècle précédent. Un auteur constate :

Entre la fin du règne de Louis XIV et le début de la Régence, les Français s'émancipent de la tutelle rigoriste du roi et la moralité du pays s'effondre. Cette situation est propice à la critique des mœurs qui s'attache ici particulièrement aux femmes dont Montesquieu stigmatise la frivolité et le libertinage. À cette critique générale des mœurs, s'ajoute la satire des individus, des parasites pour la plupart, qui n'épargne aucun milieu : intellectuel, politique, militaire, religieux...

Ce qui est pire, selon Montesquieu, est que ce sont les maris qui payent un lourd tribut des débauches sexuelles. En effet, sous la régence, on assiste à la dégradation des mœurs ; ce qui compte en ce moment c'est la recherche du plaisir et le divertissement par tous les moyens. De sorte que lorsqu'il y a adultère, c'est plutôt le mari qui est fautif et c'est lui que l'on condamne pour s'être comporté en élément perturbateur et en égoïste parfait.

Dans une lettre d'Usbeck à Ibben, nous pouvons lire :

Ici, les maris prennent leur parti de bonne grâce, et regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudrait seul posséder sa femme, serait regardé comme un perturbateur de la joie publique, et comme un insensé qui voudrait jouir de la lumière du soleil, à l'exclusion des autres hommes. » (LP, lettre LV, p. 130).

Montesquieu semble faire une comparaison entre les deux régimes : celui absolutiste et rigoriste dirigé par le monarque Louis XIV et celui dirigé par le régent Philippe II d'Orléans où l'on assiste à l'effondrement de la morale sociale, et où l'accent est mis sur le libertinage comme le note Rica écrivant à Rhédi : « Toutes les boutiques sont tendues de filets invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs. L'on en sort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entière, pour lui faire acheter un paquet de cure-dents. » (LP, lettre LVIII, p. 136). Cette société française est aussi décriée par Rica dans une de ses lettres où il considère que les Français ont une société de faux-semblant car leur occupation est de vivre d'illusions. Telle est la vie mondaine : « Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée, et va jouer une espèce de scène, que j'ai entendu appeler comédie. » (LP, Lettre XXVIII, p. 47).

Il y a aussi un autre défaut bien critiqué dans le livre, il s'agit de la vanité et c'est à Usbeck que revient l'honneur de faire cette remarque :

C'est un esprit de vanité qui a établi, chez les Européens, l'injuste droit d'aînesse, si défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un père sur un seul de ses enfants, et détourne ses yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence. (LP, Lettre CXIX, p. 205).

C'est cette vanité qui va les perdre car non seulement elle pousse le roi à prendre des décisions irréfléchies mais aussi elle crée de l'injustice au sein même des familles. C'est d'ailleurs ce qui explique le comportement ostentatoire des Français. Cela est remarqué par Rica en ces termes : « La dissimulation, cet art parmi nous si pratiqué et si nécessaire, est ici inconnue : tout parle, tout se voit, tout s'entend ; le cœur se montre comme le visage ; dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on aperçoit toujours quelque chose de naïf. » (LP, Lettre LXIII, p. 108).

La vie intellectuelle n'est pas non plus épargnée car le texte montre des Français passant leur temps à discuter de futilités, de choses qui n'ont pas d'intérêt ni pour eux ni pour la communauté. Dans une lettre D'Usbeck à Rica, nous lisons :

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étais allé, deux savants qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisait à ceci : Ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. La conversation du second portait sur autre chose : Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit. » (LP, Lettre CXLIV, p. 259).

L'auteur montre qu'ils n'ont pas de sujet de conversation et que leur querelle est inutile. D'autres intellectuels se livrent à des débats et des échanges d'idéologies, ces conversations sont, pour Montesquieu, inutiles. Rica, par ces propos, nous explique en quoi cela consiste :

Je te parlerai dans cette lettre d'une certaine nation qu'on appelle les novellistes, qui s'assemblent dans un jardin magnifique, où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'État, et leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'aurait pu produire un silence aussi long ; cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, et traitent de grands intérêts. La base de leurs conversations est une curiosité frivole et ridicule. » (LP, Lettre CXXX, p. 224).

Montesquieu prêche la tolérance philosophique dont il est l'un des illustres représentants ; Les querelles sont résumées par cette phrase « On a

dit fort bien que, si les triangles faisaient un dieu, ils lui donneraient trois côtés. » (LP, Lettre LIX, p. 100). Mais par le récit de la femme enlevée, Montesquieu semble donner une leçon à ces intellectuels qui passent leur temps à débattre des idéologies : « J'ai mon champ à labourer, je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends, et à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, et de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus, il les quitta, et s'en alla travailler sa lettre » (LP, Lettre XL, p. 68). La leçon est aussi donnée par Voltaire dans *Candide* « il faut cultiver notre jardin ».

Les Parisiens manquent aussi de courtoisie et cela se voit à travers le regard de Rica écrivant à Ibben. Il souligne la brutalité des Français : « car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude, que je reçois régulièrement et périodiquement : » (LP, Lettre XXIV, p. 39).

3. La critique de l'absolutisme royal

La fascination pour l'empire exotique ottoman, qui prend fin pourtant en 1699 par le traité de Karlowitz, est très vite devenue un prétexte pour les écrivains des Lumières pour jeter un regard très critique sur la société française sous Louis XIV et Philippe II d'Orléans. En effet, sous Louis XIV, la France vit sous l'absolutisme royal avec un roi monarque qui décide de tout en s'entourant de courtisans prêts à tout pour lui plaire. Considérant que seul Dieu est au-dessus de lui, Louis XIV installe un régime absolu de droit divin. L'absolutisme est défini par Henri Morel dans *Dictionnaire de philosophie politique*, 1996 comme « un type de régime politique dans lequel le détenteur d'une puissance attachée à sa personne concentre en ses mains tous les pouvoirs, gouverne sans aucun contrôle ». Et face à la censure qui pourra s'abattre sur les œuvres publiées, les philosophes font recours au conte philosophique qui est un genre fictif dans lequel les auteurs mettent en place des stratégies de combat efficace comme l'ironie, l'humour mais aussi le regard extérieur de l'Orient. Le principal objet de critique dans les lettres, c'est le roi. Il s'agit de condamner le despotisme, le pouvoir de droit divin, les guerres, la façon de gouverner, de s'habiller, de considérer ses sujets, l'égoïsme et surtout l'orgueil du roi-Soleil. En effet, comme le soutient A. Van Herreweghe en étudiant les *Lettres persanes*, « La principale source de critique politique de Montesquieu est le roi : Louis XIV. » (2007, p. 38) et c'est surtout

son despotisme qui est indexé. Le despotisme est défini par le Dictionnaire Larousse comme « Régime politique dans lequel un seul homme gouverne de façon arbitraire et autoritaire. ». Cela se voit à travers la lettre d'Usbeck à Ibben où le roi Louis XIV est caricaturé

Le roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple, dans nos histoires, d'un monarque qui ait si longtemps régné. On dit qu'il possède à un très-haut degré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son État ; on lui a souvent entendu dire que, de tous les gouvernements du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguste sultan, lui plairait le mieux ... » (LP, Lettre XXXVII, p. 62)

Ce monarque ne partage son pouvoir avec personne. D'ailleurs pour ne pas subir trop d'influences, il écarte les nobles et se fait entourer de personnes moins nobles comme c'est le cas avec Colbert son ministre des Finances. Cette décision de gouverner seul est justifiée par son rang de demi-Dieu. Il se considère comme le représentant de Dieu sur terre. Donc quiconque s'oppose à lui, s'oppose à Dieu.

Usbeck dénonce aussi cette tendance du roi à corrompre son peuple pour régner et être tranquille. : « Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paye aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines ». (LP, Lettre XXXVII, p. 62).

Au lieu de s'atteler à l'essentiel comme gouverner son peuple, il est plutôt occupé à construire des statues et monuments comme nous le remarquons à travers cette hyperbole : « Il est magnifique, surtout dans ses bâtiments ; il y a plus de statues dans les jardins de son palais, que de citoyens dans une grande ville » (LP, Lettre XXXVII, p. 62).

Même sa façon de gouverner est légère. En tout cas, Usbeck pense qu'il « : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux ; et ils le croient » (LP, Lettre XXIV, p. 39). Cependant, l'exemple traduit aussi la crédulité ou la naïveté excessive des sujets. Ce roi est donc présenté comme un manipulateur, en plus d'être un corrupteur : « S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent ; et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux, en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits » (LP, Lettre XXIV, p. 39). Enfin Louis XIV détient pour ses sujets le pouvoir du droit divin. Il fait

croire à son peuple qu'il possède un pouvoir divin de guérison : « Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux, en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits. (LP, Lettre XXIV, p. 39).

En plus de la critique du roi, il y a aussi la critique contre la courtoisnerie. Dans sa fameuse lettre écrite à Ibben, Usbeck note : « Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paye aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines ; souvent il préfère un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles (LP, Lettre XXIV, p. 62). C'est la même remarque dans une autre lettre. En effet, Rica note les mensonges de ces courtisans à travers ce passage : « pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement, » (LP, Lettre CXL, p. 245).. La flatterie des courtisans est donc dénoncée. Cela se voit d'abord à travers la lettre d'Usbek : « Je portai la vérité jusques aux pieds du trône, j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu: je déconcertai la flatterie, et j'étonnai en même temps les adorateurs et l'idole. (LP, Lettre VIII, p. 14). D'ailleurs, A. Van Herreweghe (2007, p.): soutient que « Avec son complice Rica, il va faire tomber toute une série de masques et de faux semblants : honneurs vendus par le roi de France, mensonges des coquettes, enrichis qui jouent au noble... »

À côté du comportement presque enfantin mais autoritaire du roi, il y a un autre motif qui autorise la critique dans les lettres persanes ; il s'agit des guerres « justes » décrites par Usbeck dans la lettre XCV : « Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour repousser un ennemi qui attaque ; les autres, pour secourir un allié qui est attaqué ». (LP, Lettre XCV, p.163). Montesquieu conteste la légitimité de ces guerres parce qu'elles n'ont pas de fondements légitimes. Au contraire, elles dépendent de la volonté du roi de France d'étaler sa puissance à toute l'Europe. Le roi est animé par l'obtention de titres et d'honneurs que lui procureront les victoires. Rica note à ce propos :

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On l'a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient

payées, ses places munies, et ses flottes équipées.2. (LP, Lettre XCV, p. 39)

C'est le roi et l'église qui sont à l'origine de tous ces massacres : « Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ ». (LP, Lettre XXIX, p. 149). Le texte dénonce aussi la manière dont le roi et l'église motivent les soldats. Ils sont assurés d'un honneur posthume car leurs noms ne seront jamais ternis par le temps : « Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse ». (LP, Lettre LXXXIV, p. 146).

En optant pour l'orientalisme, Montesquieu invite à une comparaison entre les deux civilisations. Et cette méthode est assez efficace car le regard neuf, naïf et exotique de l'Orient était un moyen de diagnostiquer les plaies de la société française sous Louis XIV et Philippe II d'Orléans. Non seulement le texte montre la différence entre ces deux régimes, mais aussi décèle les problèmes spécifiques à chacun. Le regard critique de Usbeck, de Rica, de Rhédi ont permis de mettre en place le relativisme culturel, politique et social pour installer la tolérance. Montesquieu entre alors dans la continuation de son siècle, les Lumières qui développe le culte de la tolérance, de la liberté, l'expansion de la science, la recherche du bonheur, entre autres. En tournant en dérision les excès de la monarchie, la vie démesurée et flatteuse des Parisiens, le comportement blâmable de l'église, Montesquieu rejoint Voltaire et Marivaux dans la recherche du bonheur de l'homme au XVIIIe siècle.

Conclusion

En relation avec le contexte social, politique et religieux de son époque, le texte des *lettres persanes* se caractérise par son appartenance au siècle des Lumières, période de grandes fermentations intellectuelles qui devront aboutir à la critique de l'ordre social, politique et religieux. Ces critiques constituent quelques-uns des idéaux de la philosophie des Lumières analysés justement dans les *Lettres persanes*. Et l'expression de cette remise en question de la société dans son ensemble passe par le recours à l'essai, au roman, au théâtre et à des techniques littéraires comme l'orientalisme qui permet de critiquer toutes les dérives politiques, sociales et religieuses sans complaisance en évitant la censure bien sûr. Empreint d'éléments linguistiques comme la raillerie, la moquerie, l'ironie, le sarcasme...

l'orientalisme est ainsi devenu une arme efficace au service de la satire au XVIIIe siècle. Cependant, de la même façon qu'ils ont fait recours à l'orientalisme pour une étude sans complaisance de la société française dans son ensemble, pourquoi les écrivains des Lumières n'ont-ils pas convoqué le regard critique de l'Africain ?

Références bibliographiques

AMMIRATI Charles - Lefebvre, Brigitte, Marcandier-Colard, Christine, (1998), Littérature française (Manuel de poche), PUF, Coll. « Major Bac », Paris.

BRUNET Solène, *Autostéréotype et hétérostéréotype dans les Lettres persanes de Montesquieu*, <http://perso.orange.fr/chevrel/dossiers/brunet.htm>
Consulté le 05 juin 2023.

EHRARD, Jean, 1965, *Politique de Montesquieu*, Paris, Armand Colin.

MOREL, Henri, 1996, *Dictionnaire de philosophie politique*,

IBRAHIM, Amira, (2017), L'orientalisme français : définition et histoire, https://opus.bibliothek.uni-wuerzburg.de/files/17289/Ibrahim_promptus_Band3_2017.pdf
Consulté le 11 juillet 2023.

MONTESQUIEU, 1875, lettres persanes in Œuvres complètes, édition Edouard Laboulaye Garnier frères, En ligne : <https://philolabo.fr/fichiers/Montesquieu%20-%202003%20Lettres%20persanes.pdf>
Consulté le 6 juillet 2023.

MONTESQUIEU, Lettres persanes, 1721, en ligne. URL : <https://www.vousnousils.fr/casden/pdf/id00233.pdf> Consulté le 6 juillet 2023.

DOT-POUILLARD Nicolas, 2007, Edward Saïd : le hors lieu, la rencontre, sur la piste d'un intellectuel à contretemps, dans KLESIS - Revue Philosophique : Varia / Juin 2007, <https://www.revue-klesis.org/pdf/N-Dot-Pouillard.pdf> Consulté le 6 juillet 2023.

HAZARD, Paul, 1961, *La crise de la conscience européenne : 1680-1715*, Paris, Fayard.,

ROLLE-BOUMLIC, Madeleine, 2015, *L'orientalisme littéraire*, janvier, <https://www.vousnousils.fr/wp-content/uploads/2015/03/Fiche->

[de-lecture-lorientalisme-litt%C3%A9raire.pdf](#) Consulté le 11 juillet 2023.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 2010, Profession de foi du Vicaire savoyard, Édition de Charles Wirz. Introduction et notes de Pierre Burgelin, Collection Folio essais (n° 537), Gallimard

SAÏD, Edward, 2005. L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident, Traduit de l'américain par Catherine Malamoud. Paris : Éditions du Seuil.

VAN Herreweghe, Annelore (2007), La satire dans les 'Lettres persanes, 2006-2007
https://libstore.ugent.be/fulltxt/RUG01/001/414/671/RUG01-001414671_2010_0001_AC.pdf Mémoire. Consulté le 11 juillet 2023.

VÉQUAUD Alain, 1983, Lettres Persanes de Montesquieu, Paris, Hatier, Coll. « Profil d'une œuvre ».

VOLTAIRE, 2017, *Épître à l'auteur du nouveau livre : Des trois imposteurs*, LEN POD